

TRIBUNE

Pour un partage radical des activités de care

Par Eléonore Lépinard, Professeure en études genre à l'université de Lausanne(<https://www.liberation.fr/auteur/6627-eleonore-lepinard>) —
10 mai 2020 à 10:16



Dyptique extrait de la série 120mns. Photo Cyril Zannettacci. VU pour Libération

Pourquoi le travail du soin (éduquer, cuisiner, nettoyer...) laisse-t-il le sentiment d'avoir moins de valeur que d'autres activités ? Son partage inégal dans

OFFRES ATTRACTIVES



ŠKODA

Tribune. Le confinement est différent pour chacune et chacun d'entre nous : quelle taille fait l'appartement ? Le salaire continue-t-il d'arriver ou non ? A combien d'enfants faut-il faire l'école chaque jour ? Pour combien de proches s'inquiète-t-on ? Quelle prise de risque sanitaire dans le cadre de son travail ? Le genre façonne la réponse à chacune de ces questions, et, comme un miroir grossissant, le confinement révèle la charge économique, mentale, relationnelle et éducative qui incombe aux femmes. Il révèle aussi la vaste féminisation des métiers de soins qui placent les femmes en première ligne des risques sanitaires. Il nous rappelle, concrètement, la centralité des pratiques de care dans nos vies sociales et économiques, ce monde du care ou [care-monde](http://catalogue-editions.ens-lyon.fr/fr/livre/?GCOI=29021100565940)(<http://catalogue-editions.ens-lyon.fr/fr/livre/?GCOI=29021100565940>), selon le terme de la professeure de psychologie sociale Pascale Molinier, qui permet en temps de pandémie, comme en temps «normal», à la société de survivre et de se reproduire, et au monde économique néolibéral d'être vivable.

A LIRE AUSSI

Il faut réaliser que l'économie et la santé sont interdépendantes, par Barbara Stiegler(https://www.liberation.fr/debats/2020/04/29/il-faut-realiser-que-l-economie-et-la-sante-sont-interdependantes_1786858)

Si la crise révèle la place du care dans nos vies, elle la change aussi fondamentalement en recentrant, pour beaucoup d'entre nous, notre temps, notre attention et notre énergie psychique sur ces tâches : cuisiner, nourrir, soigner, laver, vêtir, nettoyer, inculquer, éduquer, écouter, jouer et rire. Malgré toutes mes convictions féministes sur l'importance de ces activités de care, et la nécessité de les revaloriser socialement, à la fin de la journée, ce n'est pas la plénitude mais le plus souvent pas mal d'hébétude que je ressens. Bien sûr, je mesure le privilège de devoir et de pouvoir m'occuper de mes enfants quand d'autres doivent continuer à travailler dans des conditions difficiles, n'ont plus les moyens de subvenir aux besoins de leurs enfants ou sont victimes de violences conjugales. Mais, à la féministe que je suis, je demande : pourquoi est-il si difficile de valoriser le travail de soin, d'éducation, de maternage, que nous sommes nombreuses et nombreux à être forcé-e-s d'accomplir en ces temps exceptionnels ? Pourquoi me laisse-t-il souvent le sentiment – à moi féministe, un comble ! – de ne rien valoir et de m'empêcher de faire une activité qui aurait, elle, de la valeur ?

Le partage dans le couple ne va pas suffire

Bien sûr, les théoriciennes féministes ont apporté depuis longtemps des réponses à cette question : la dévalorisation est le produit de la naturalisation de ces tâches, comme si les femmes savaient de façon innée les effectuer – pas besoin d’acquérir de compétences dans ce domaine – et étaient programmées biologiquement en vue de les accomplir. La naturalisation permet de dévaloriser ces tâches économiquement, ce qui confirme ainsi leur dévalorisation sociale et ce qui se traduit aussi par le fait que les femmes qui en ont les moyens s’en déchargent sur des femmes plus pauvres, et très souvent immigrées. Je sais tout cela, mais le confinement donne l’occasion de ressentir et de voir l’étendue psychique, émotionnelle, sociale et politique du problème : j’ai beau savoir qu’il faut revaloriser socialement et économiquement les activités de care, je ne souhaite pas pour autant y être assignée à temps plein. Une seule solution : les partager. Mais comme souvent, la question est : comment ? Covid-Spoiler : le partage dans le couple hétérosexuel ne va pas suffire.

Le partage du care devrait se faire selon des modalités qui en permettent la revalorisation économique, et qui cessent de l’attribuer exclusivement aux femmes en encourageant (forçant ?) les hommes à prendre leur part. Un réel

congé paternité serait un début, mais nous savons bien que le changement économique et social, dont la nécessité est rendue visible par la crise actuelle, demande bien plus que cela. Les plans féministes de sortie de la crise économique font de celle-ci une opportunité de repenser l'organisation économique et sociale autour du care et de la reproduction sociale. Qu'il s'agisse de l'analyse [des féministes marxistes\(https://spectrejournal.com/seven-theses-on-social-reproduction-and-the-covid-19-pandemic/\)](https://spectrejournal.com/seven-theses-on-social-reproduction-and-the-covid-19-pandemic/), du plan de [relance économique féministe de l'Etat d'Hawaï\(https://humanservices.hawaii.gov/wp-content/uploads/2020/04/4.13.20-Final-Cover-D2-\)](https://humanservices.hawaii.gov/wp-content/uploads/2020/04/4.13.20-Final-Cover-D2-) ou des demandes élaborées par [la grève des femmes suisse\(https://ssp-vpod.ch/publications/appel-a-la-greve-des-femmes-1-1/\)](https://ssp-vpod.ch/publications/appel-a-la-greve-des-femmes-1-1/), ces initiatives mettent toutes en avant la revalorisation salariale du secteur du care, l'amélioration des conditions de travail, de retraite et de chômage dans la santé, l'éducation et pour les travailleuses domestiques, l'investissement de l'Etat dans ces secteurs et la régularisation des travailleuses immigrées sans papiers.

A LIRE AUSSI

Jean-Philippe Pierron : «Le travail du soin est un préalable au soin du travail»(https://www.liberation.fr/debats/2020/04/29/jean-philippe-pierron-le-travail-du-soin-est-un-prealable-au-soin-du-travail_1786850)

Bien qu'elles soient cruciales et justes, ces propositions manquent une dimension du problème car elles ne remettent pas en cause la norme même sur laquelle sont basées la naturalisation et la dévalorisation du care. Elles laissent intacte un partage toujours relativement inéquitable du care, mais qui se ferait dans de meilleures conditions pour celles qui sont principalement assignées à ce secteur. C'est essentiel et nécessaire, mais pas suffisant.

La philosophe du droit canadienne Jennifer Nedelsky a proposé un partage du care simple et radical : nous devrions tous et toutes consacrer la moitié de notre temps à des activités de care non rémunérées, qu'il s'agisse d'activités pour des proches ou pour d'autres personnes qui en ont besoin. Cela veut donc dire que nous devrions tous et toutes travailler seulement à temps partiel dans une activité rémunérée. Dans cette proposition, ce n'est pas la rémunération qui fait la revalorisation – car il est probable que nous ne souhaitons pas marchandiser et monétiser toutes les activités de care – mais bien son partage universel (ce qui n'empêche pas de revaloriser économiquement les professionnelles du care). Les normes de cumul du travail rémunéré et du travail de care qui régissent nos sociétés actuelles sont insoutenables sur le long terme, elles génèrent et

renforcent des inégalités entre hommes et femmes et entre femmes, et elles sont inadaptées à nos besoins sociaux, émotionnels et de santé. Nous sommes tous et toutes dépendant·e·s, nous avons toutes et tous un besoin de care. Il varie selon les moments de notre vie mais il existe toujours, et pour tout le monde – n'en déplaise à ceux qui se vivent comme des self-made-men, pour qui la vieillesse sera un douloureux moment de vérité – ou à celles qui pensent, comme la directrice des opérations de Facebook Sheryl Sanders, qu'il suffit de «*lean in*» [*aller de l'avant, ndlr*] pour mener de front carrière et famille. Parce que le care est un besoin universel, il doit être universellement partagé et non sectorisé, affecté d'office à une partie seulement de la société.

Le confinement, c'est l'expérience des liens, et de leurs contradictions, dans une forme inédite. Des liens qui soutiennent mais aussi semblent mettre à mal notre autonomie, parfois en même temps. Construire la fameuse «chambre à soi» à partir de bric et de broc dans un appartement trop petit, ou courir après «l'indépendance» permise par le travail rémunéré avec des enfants accrochés à ses basques, ou des parents vieillissant au bout d'une ligne de perfusion affective et économique. La question du lien est au cœur de nos paradoxes féministes : s'émanciper, est-ce rompre les liens ou en créer de nouveaux ? Et quelles formes doivent-ils prendre ? La pandémie met à nu toutes les chaînes de dépendances qui nous permettent de sur/vivre : ce sont elles qui nous permettent d'être et de rester humains, et nous devons donc en partager, tous et toutes, la responsabilité.

Eléonore Lépinard Professeure en études genre à l'université de Lausanne(<https://www.liberation.fr/auteur/6627-eleonore-lepinard>)